

L'homme qui a tué

Retrouver les printemps dépassés. Retrouver les premiers bourgeons, les premiers primevères, les premières pâquerettes. Retrouver les senteurs oubliées des lilas en fleurs, le chant du coq au lever du jour, les pépiements enthousiastes des rouges-gorges et des mésanges. Retrouver les volées hagardes du papillon timide, les butinages quotidiens de l'abeille aguerrie, les premiers rayons chauds du soleil, apaisés par la fraîcheur des douces brises. Retrouver les rosées matinales, l'éclosion des jonquilles, la symphonie des grillons dans le jardin. Retrouver les fulgurances éphémères et délicieuses de mois simples et heureux. Retrouver les odeurs symboliques et mélancoliques, témoins des années disparues. Retrouver l'atmosphère propice aux contemplations, idéale aux recueils et méditations sensorielles.

Retrouver tes cris enjoués devant la découverte d'un ciel aussi bleu que tes yeux. Retrouver ton sourire extatique devant la perspective des pique-niques au bord de l'étang. Retrouver nos balades en vélo interminables, nos jeux qui duraient souvent jusqu'au déclin de l'astre diurne, nos promenades aventureuses sur les sentiers non balisés de la forêt bordant notre maison, sous l'arche protecteur et mélodieux que formaient les cimes des chênes bruissant sous le vent. Retrouver ton petit nez rieur devant les folles acrobaties du chat excité par le vol d'une guêpe ou le mouvement erratique d'un brin d'herbe. Retrouver ton rire, ta voix, la vie pétillante dans tes regards. Te retrouver. Te regarder renaître comme le papillon émergeant de sa chrysalide, renaître pour le printemps, ta saison préférée, celle qui a accueillie, année après année, la meilleure partie de toi, trop souvent étouffée le reste du temps. Regarder cette joie de vivre revenir en toi, et prier en vain pour que cette fois-ci, elle demeure à jamais. Regarder le bonheur temporaire irradier sur ton visage. Te regarder, toi.

Ce printemps-ci, et tous ceux qui s'annonceront ne seront plus jamais ceux que nous avons l'habitude de vivre tous les deux. Rien ne sera plus comme avant. A jamais, les fleurs de mon cœur se sont flétries, plus aucune ne pourra éclore sur le désert de mon âme ; ne subsistent que les cadavres fanés du passé qui me hanteront jusqu'après ma mort. Je ne pourrais jamais retrouver ce que nous avons perdu. Les pâquerettes et les roses ont perdu leur éclat, les lilas ont perdu leur odeur. Les sons, les oiseaux, les souvenirs ne sont plus les mêmes. Un voile noir a tout recouvert. Et toi, toi ma fille, tes pas rapides et téméraires ne résonneront plus dans mes oreilles. Tu ne verras plus courir les lézards sur le mur ensoleillé du garage, tu ne joueras plus avec le chat, tu ne crieras plus en voyant bondir les sauterelles. Nous ne ferons plus de vélo, nous n'irons plus pique-niquer, tu ne nourriras plus nos poules bruyantes et nos petits lapins. Tu ne feras plus rien de tout ça.

Tu es morte.

Je t'ai tuée.

- Regarde ! Le petit lapin s'est enfui !
- Rattrape-le, alors.
- Je l'ai ! Je crois qu'il est en train de me mordre. Sois gentil lapinou, arrête de me manger. Papi ! T'avais dit que les petites bêtes mangeaient pas les grosses !
- Cette petite bête-là doit avoir très faim.
- Oh le lapin, regarde-moi. Je suis pas combustible...
- Comestible.
- Comestible, alors arrête de me miam-miamer. Eh, papi, t'as vu la pie ?

- Oui.
- Elle vole. Pourquoi moi je peux pas voler ?
- ... Tout le monde peut voler.
- Papi ? Tu es sûr que tout va bien ?
- Oui... mon ange.

Je t'aime. Je t'aime tellement fort. Je t'aime à en mourir, à n'en plus pouvoir respirer, d'un amour qui me consume, d'un amour qui m'a consumé. Tu le sais, mon ange ? Que je t'aime, malgré tout. Là. Mes mains moites, ridées par le temps écoulé, par la vieillesse amère qui a alourdi mon corps sans que je m'en aperçoive, qui un jour m'est tombée dessus sans prévenir. Mes yeux fatigués se posent avec indifférence sur les objets que tu ne pourras plus jamais couvrir de ton regard émerveillé. Ce soir j'ai commis l'irréparable. Tu le sais tout comme moi, c'était la seule solution. Je ne cherche pas d'excuse, je n'en mérite aucune. Je ne veux pas que l'ordre cosmique me pardonne. L'absolution ne pourra jamais m'être accordée. Il n'y a aucune justification, c'était la chose à faire, c'est tout.

J'ai passé ta vie à t'aimer. Comme si je n'étais né que pour ça, que pour te regarder, te protéger, te rendre heureuse. Et je n'ai pas réussi la plus élémentaire de mes missions. L'abandon de ta mère a jeté une ombre sur ta vie que tu commençais à peine à explorer. Mais j'étais là, moi. J'aurais dû réussir où elle a échoué. Mais à mon tour, j'ai échoué. J'ai cru que l'amour que je pouvais te porter, plus incommensurable que tout ce que j'ai jamais pu ressentir, suffirait à triompher du mal empoisonnant ton corps et ton esprit. Et oui, je t'ai aimé, Dieu m'en soit témoin, mais... Ces quelques années auprès de toi ont été les meilleures et les pires de toute mon existence. J'ai su, au moment où je t'ai tenu pour la première fois dans mes bras, que tout en moi avait changé. Tu étais si fragile, si minuscule, et ton regard si particulier... en un sens, c'était un présage. Tes yeux déjà fatigués, alors que tu venais à peine de naître. J'aurais dû savoir, au fond de moi, que tout était déjà écrit. Je me suis obstiné des années durant, alors que la fin de ton histoire était rédigée dans le diagnostic des médecins quand tu n'avais pas encore deux ans. Dès le début, aucun espoir n'était permis. Ta maman l'avait compris, alors elle est partie dès tes premières crises. Je ne peux pas l'en blâmer. Elle ne voulait pas se détruire.

Je suis resté.

J'ai espéré.

Je t'ai aimée.

J'ai été détruit.

- Lily, qu'est-ce que tu fais ? Arrête !
- Laisse-moi ! De toute façon ça fait pas mal. Pourquoi tu cries ?
- Je veux que tu arrêtes ça, tu comprends ? Regarde-moi, Lily. On en a déjà parlé, encore et encore. Qu'est-ce que je t'ai dit ?
- Si y a du sang, c'est mauvais.
- Oui. Alors pourquoi tu continues, Lily, hein ? Tu veux me rendre fou ?
- Non, mais...
- Mais quoi ?
- Je veux juste comprendre. Tout va bien, Papi, je sens rien, tout va bien, vraiment.
- Non, ma fille, non. Ce n'est pas parce que tu ne sens rien que ce n'est pas dangereux. C'est même le contraire. Alors tu ne fais plus ça, d'accord ?

— ...

Je suis désolé. Tellement désolé, si tu savais. Je l'ai fait. Oui. Je l'ai fait parce que je t'aime. A en souffrir. A en mourir. A n'en plus pouvoir respirer. Je t'ai aimée dès ton premier regard, dès ton premier sourire, tes premiers mots, tes premiers pas. Ta douceur, ta candeur et ton innocence se sont accrochées autour de mon cœur et ne l'ont plus jamais lâché... J'ai continué à t'aimer, malgré tes premières expériences à la découverte d'un corps qui t'échappait, qui représentait une énigme pour toi. Je t'ai aimée malgré cette obsession, de plus en plus pressante, toxique et destructrice à mesure qu'avancait le temps. Ton destin inéluctable se jouait devant mes yeux, et j'ai fait semblant de ne rien voir, d'ignorer que tu étais malade, que pour toi la fin de ton histoire se mélangeait au début de ta vie. J'ai ignoré les prévisions des médecins, qui m'annonçaient funestement que les personnes atteintes de ce mal voyaient leur espérance de vie considérablement réduite.

« Papi, Jonathan est tombé en sport, il s'est coupé le genou. Il y avait du sang et il pleurait. Il a dit qu'il avait mal. Pourquoi moi j'ai jamais le droit de faire du sport ? Pourquoi moi j'ai jamais mal ? Pourquoi moi je suis pas normale ? »

Je t'ai aimée, oui, malgré cette cruelle obsession. Je t'ai aimée malgré les nuits blanches et interminables passées à te surveiller de peur que tu te fasses du mal pendant mon sommeil. Je t'ai aimée malgré tes moments de crises, ces moments terribles où j'ai dû te maintenir de force pendant que tu te débattais, que tu criais, que tu hurlais de rage. Tes yeux inertes dans les miens, mes yeux cernés dans les tiens. Mais je ne pouvais pas ne jamais dormir. Et parfois, quand je me réveillais, il était trop tard, et la culpabilité venait m'étrangler, chaque fois un peu plus. Alors je t'ai aimée, même couverte de sang. Les bras déchirés. Les ongles arrachés. Les poings explosés. Les lèvres déchiquetées. Je t'ai aimée malgré les longs séjours à l'hôpital. Je t'ai aimée malgré le regard des autres, ces ignorants qui pensaient que c'était moi qui te blessais, qui me regardaient comme si j'étais un monstre. Je t'ai aimée jusqu'à me vider de toute ma substance, de tout l'espoir qu'il me restait.

Car chaque année, quand venait poindre le printemps, soudain tu cessais ces cruels jeux. Une magie naturelle venait te tirer de ta spirale et brusquement, tout semblait normal. Tu paraissais bien, heureuse. Et chaque fois, je ne pouvais m'empêcher d'espérer que tu resterais ainsi, figée dans ce bonheur, même quand le printemps aurait fané. Et chaque fois, quand l'été brûlant arrivait, j'assistais au revers de la médaille, au dépérissement de ce bonheur, à la reprise de tes jeux malsains. Les quelques mois de répit n'étaient plus que des lointains souvenirs. Et cet espoir perdu me détruisait, plus que tout le reste.

Alors, oui, je t'ai aimée.

Je t'ai aimée de tout mon cœur.

De toute mon âme.

Jusqu'à ce que ce ne soit plus suffisant.

— « Un jour de mauvais temps, un jour de mauvais temps, un brusque coup de vent lui mit les pieds devant. On le laissa pour mort, dans quelque caniveau, on le laissa pour mort avec le bec dans l'eau, avec le bec dans l'eau. » Chante avec moi, Papi ! « En voyant son squelette, qui faisait sa... » Papi ? Tu pleures ?

— Oui.

— Pourquoi tu pleures ?

- Pour rien. Je t'aime, tu sais.
- Oui je sais. Moi aussi je t'aime, gros comme ça, regarde ! Ça fait beaucoup d'amour, tu ne trouve pas ?
- Si, mon ange. Moi aussi, je t'aime, gros comme ça.

Tu n'avais pas sept ans. Tu avais à peine commencé à vivre, mais ta mort était inéluctable. Si ça n'avait pas été moi, c'aurait été ta maladie. Et je ne pouvais plus continuer, tu sais. J'ai essayé de m'accrocher, mais je ne pouvais plus te regarder te détruire, je n'en pouvais plus d'essuyer le sang, de te conduire aux urgences, de supporter les œillades des autres sur nous, de dormir moins de six heures par semaine. Il y a des limites que le corps et l'esprit d'un homme ne peuvent dépasser, et les miennes ont pourtant été franchies il y a longtemps, crois-moi. Seulement, là, je ne pouvais plus. Peut-être que je suis un monstre, mais je ne pouvais plus continuer ainsi, et toi non plus. Ce que tu avais, c'était loin d'être une vie.

Regarde-moi Lily. De là où tu es, je sais que tu me vois. Regarde mes mains tremblantes, mes mains qui t'ont donnée la mort, ces mains monstrueuses. C'était la seule chose à faire, l'unique délivrance à t'apporter, et je me sens plus mal que je ne l'ai jamais été pendant toutes ces années. J'aimerais te rejoindre. J'aimerais mourir à mon tour, cesser cette vie odieuse et insupportable, mourir pour enfin être bien. Je veux attraper le premier couteau à portée de main, n'importe lequel, et l'enfoncer dans le trou béant qui se trouve à la place de mon cœur, cet abîme de noirceur insondable et intangible qui m'asphyxie chaque seconde que je passe loin de toi. Je veux charger mon fusil et me tirer une balle.

Mais je ne peux pas. Je ne mérite pas que ma souffrance s'arrête. Ce que je t'ai fait, je dois le payer. Je dois assumer cette douleur qui me ronge. Je dois continuer à survivre sans toi, à sentir mon être se déchirer un peu plus à chaque instant. Je ne mérite pas de trouver la paix. Je mérite de continuer à exister où chaque objet, chaque fleur, chaque repas me fait penser aux années passées avec toi. Je mérite cette punition, je mérite de revivre à chaque minute de chaque jour ce que je t'ai fait, comment je t'ai tuée. Tu vois, moi aussi je me fais du mal, mais contrairement à toi, qui étais l'innocence même, je mérite tout ce qui peut m'arriver.

Regarde Lily. Le printemps est là. C'est beau, n'est-ce pas ?

Ma fille. Ma minuscule petite fille. Ma tendre enfant.

Ce soir, le chat a ramené la première souris. Tu aurais pleuré, peut-être. Tu aurais pris le petit animal mort dans tes tout petits doigts, tu aurais machinalement caressé son poil encore si doux. Forcément je t'aurais grondée, tu ne te rends pas compte Lily, tu pourrais attraper une maladie, il ne faut pas toucher les animaux morts, et forcément à ton tour tu te serais un peu énervée, arrête papi tu dis toujours ça, Lily il ne faut pas que tu fasses du sport Lily il ne faut pas escalader Lily il ne faut pas caresser les chiens que tu ne connais pas Lily il ne faut pas te mordre les lèvres Lily il ne faut pas toucher les animaux morts Lily il ne faut pas jouer avec les couteaux Lily il ne faut pas te taper la tête contre le sol Lily il ne faut pas il ne faut pas il ne faut pas. Toujours il ne faut pas. Tu es toujours à me reprendre, je suis en cage ici Papi, je peux rien faire sans que tu te fâches. Je ressens rien mais je suis pas en sucre, tu me laisses rien faire et j'en ai marre de pas pouvoir courir et jouer avec les autres enfants.

Alors dis-moi.

Papi, quand est-ce que tu me laisseras vivre ?